

## Le *Dies irae* et son utilisation par La Fontaine : un exemple d'intertextualité

Traduction paraphrasée de la prose *Dies iræ*, par La Fontaine

*Dieu détruira le siècle au jour de sa fureur.  
Un vaste embrasement sera l'avant-coureur,  
Des suites du péché long & juste salaire.  
Le feu ravagera l'Univers à son tour.  
Terre & Cieux passeront, & ce tems de colere  
Pour la dernière fois fera naître le jour.  
Cette dernière Aurore éveillera les Morts.  
L'Ange rassemblera les débris de nos corps ;  
Il les ira citer au fond de leur asile.  
Au bruit de la trompette en tous lieux dispersé  
Toute gent accourra. David & la Sibille.  
On prévû ce grand jour, & nous l'ont annoncé.  
De quel frémissement nous nous verrons saisis !  
Qui se croira pour lors du nombre des choisis ?  
Le registre des cœurs, une exacte balance  
Paroîtront aux côtes d'un Juge rigoureux.  
Les tombeaux s'ouvriront, & leur triste silence  
Aura bien-tôt fait place aux cris des malheureux.  
La nature & la mort pleines d'étonnement  
Verront avec effroi sortir du monument  
Ceux que dès son berceau le monde aura vû vivre.  
Les Morts de tous les tems demeureront surpris  
En lisant leurs secrets aux Annales d'un Livre,  
Où même les pensers se trouveront écrits.  
Tout sera révélé par ce Livre fatal :  
Rien d'impuni. Le Juge assis au Tribunal  
Marquera sur son front sa volonté suprême.  
Qui prierai-je en ce jour d'être mon défenseur ?  
Sera-ce quelque juste ? Il craindra pour lui-même,  
Et cherchera l'appui de quelque intercesseur.  
Roi qui fais tout trembler devant ta Majesté,  
Qui sauves les Elûs par ta seule bonté,  
Source d'actes benins & remplis de clemence,  
Souviens-toi que pour moi tu descendis des Cieux ;  
Pour moi te dépouillant de ton pouvoir immense,  
Comme un simple mortel tu parus à nos yeux.  
J'eus part ton passage, en perdras-tu le fruit ?  
Veux-tu me condamner à l'éternelle nuit,  
Moi pour qui ta bonté fit cet effort insigne ?  
Tu ne t'es reposé que las de me chercher :*

*Tu n'as souffert la Croix que pour me rendre digne  
 D'un bonheur qui me puisse à toi-même attacher.  
 Tu pourrais aisément me perdre & te vanger.  
 Ne le fais point, Seigneur, viens plutôt soulager  
 Le faix sous qui je sens que mon âme succombe.  
 Assure mon salut dès ce monde incertain.  
 Empêche malgré moi que mon cœur ne retombe,  
 Et ne te force enfin de retirer ta main.  
 Avant le jour du compte efface entier le mien.  
 L'illustre Pecheresse en présentant le sien,  
 Se fit remettre tout par son amour extrême.  
 Le Larron te priant fut écouté de toi :  
 La priere & l'amour ont un charme suprême.  
 Tu m'as fait esperer même grace pour moi.  
 Je rougis, il est vrai, de cet espoir flatteur :  
 La honte de me voir infidelle & menteur,  
 Ainsi que mon peché se lit sur mon visage.  
 J'insiste toutefois, & n'aurai point cessé,  
 Que ta bonté mettant toute chose en usage,  
 N'éclate en ma faveur, & ne m'ait exaucé.  
 Fais qu'on me place à droite, au nombre des brebis.  
 Separe-moi des boucs reprouvés & maudits.  
 Tu vois mon cœur contrit, & mon humble priere.  
 Fais-mois perseverer dans ce juste remords :  
 Je te laisse le soin de mon heure dernière ;  
 Ne m'abandonne pas quand j'irai chez les Morts.*

→ Pour le texte latin original du *Dies irae* et sa traduction en français, cliquer : [ici](#). On peut au même endroit écouter le chant (intégré au corpus grégorien).

Note sur le mot *prose*, pris ici dans un sens technique et particulier :  
 (V. 1340). **Liturgie.** Hymne latine qui se chante aux messes solennelles, après le *graduel*. → **Séquence.** | *Les proses sont en vers rimés et rythmés, mais ne sont pas soumises à la quantité prosodique.* | *Les cinq proses du Missel romain : Dies iræ, Lauda Sion, Veni Sancte Spiritus, Stabat Mater, Victimæ pascali.* (Grand Robert)

Note sur séquence :

**Liturgie.** Chant rythmé qui prolonge le verset de l'alléluia (à la Messe) ou le trait.  
 → **Hymne, prose.** (ibid)

Attribuée au moine franciscain du 12<sup>e</sup> siècle Thomas de Celano, la séquence du *Dies irae* a été mise en musique aussi bien en dehors qu'à l'intérieur de son cadre liturgique. Son thème de plain-chant initial a souvent été utilisé comme figure symbolique et expressive du funèbre et du macabre (*Symphonie fantastique* de Berlioz, *Danse macabre* de Liszt, *Troisième Symphonie, avec orgue*, de Saint-Saëns...).

© Encyclopædia Universalis 2006, tous droits réservés

**Mythologie classique et mythologie biblique mêlées : l'exemple de la « Traduction paraphrasée de la prose *Dies irae* », par La Fontaine (dans *Œuvres*, t. II, Pléiade, 1958, pp.734-736)**

**Résumé de la conférence**

Les textes sont comme les désirs ou les trains, chacun peut en cacher un autre. Derrière tel texte, un autre, et derrière ce dernier, encore un autre, etc. On peut régresser à l'infini. Rien n'est radicalement nouveau. Inventer signifie d'abord trouver quelque chose, au sens du latin *invenire*, dans la lecture qu'on a faite d'un texte plus ancien. Et ensuite seulement inventer au sens moderne, ajouter de son cru à ce qu'on a préalablement trouvé.

Derrière le *Dies irae* du 13<sup>e</sup> siècle, il y a d'abord le texte évangélique (Matthieu), mais derrière celui-ci il y a encore un autre texte, le livre biblique de Sophonie, et celui de Daniel. Réécriture et palimpseste constants. Même chose pour l'épisode des larrons. Inspiré du chapitre 53 d'Isaïe, il augmente en importance de Marc et Matthieu jusqu'à Luc, le premier à avoir inventé au sens moderne, mais toujours en brochant sur un canevas ancien, le bon et le méchant larron (dont s'inspirent le *Dies irae* et La Fontaine). On s'appuie toujours sur un aîné pour créer, parfois aller plus loin que lui, mais dans la voie qu'il a initiée.

Des traditions différentes d'ailleurs sont mêlées : la biblique (référence à David et au livre des *Psaumes*), et la païenne (référence à la Sibylle, et par elle à l'*Énéide* de Virgile). De ce point de vue l'opposition entre culture biblique et culture païenne (gréco-romaine) n'a guère de sens. Ne serait-ce que parce que le christianisme lui-même, religion non communautariste (novation qu'on voit chez Paul, par exemple), est très porté au syncrétisme, ne s'ancrant pas dans une seule et étroite tradition.

La Fontaine lui-même ajoute des éléments personnels à tout cet héritage intertextuel, à tout ce corpus de nature proprement *littéraire* (de mon point de vue d'agnostique). D'abord le style, périphrastique et abstrait, cet art de l'éloignement qui caractérise l'esthétique classique. Ensuite, pour ce qui est des contenus, des détails allant dans le sens d'une intériorisation de la foi, et aussi une dogmatique dont le *Dies irae* est encore exempt, comme la théologie du péché originel.

Au total, c'est un seul texte qui s'écrit et se réécrit sans fin tout au long des temps. Mais aussi il change à chaque fois, ne serait-ce que parce que les mots changent de sens d'époque en époque (cf. J.L. Borges, « Pierre Ménard auteur du *Quichotte* », dans *Fictions*). Mais de toute façon on ne crée et n'invente que si on s'appuie sur quelque chose d'antérieur, comme on ne peut voler que si on s'appuie sur l'air, même si on pense (fallacieusement) qu'on volerait mieux dans le vide.



Pour Spengler (*Le déclin de l'Occident*), ces quelques notes sombres du *Dies irae* sont décidément caractéristiques de l'occident dramatisé et « faustien » alors en train de naître. Il oppose dans ce livre trois âmes, l'âme hellénique (celle des anciens grecs, insouciantes et éternels enfants), l'âme magique (celle pour lui sémitique, du judaïsme, du premier christianisme, puis de l'islam, faite de soumission sans drame, qu'il résume par la fin du livre de Job), et l'âme faustienne, éprise d'infini mais aussi toute marquée par le drame.

On va vérifier ici la règle générale de l'intertextualité. Il en est des textes comme des désirs ou des trains : chacun peut en cacher un autre. Tout texte se nourrit d'un autre texte, antérieur, qu'il reprend et aussi modifie. On invente dans un double sens du mot : on trouve d'abord quelque chose ailleurs (latin *invenire*), et ensuite on ajoute de son cru (sens moderne de ce verbe).

Derrière tout texte il y a un texte caché, comme dans nos logiciels de traitement de texte. CTRL+MAJ+U dans le dernier *Word*...

Ainsi le poème du *Dies irae* reprend des choses anciennes, en les reconfigurant. Et la version de La Fontaine reprend ce même poème, mais en le reconfigurant à son tour. Derrière tel texte, encore un autre, et puis un autre, etc. Quid du texte princeps, ou de départ ? On ne le sait pas. Comme dit l'Autre... Mais quel Autre ? Version agnostique de la voix de Dieu...

Le « Jour du Seigneur » ou « Jour du Jugement » est calqué sur le livre de Sophonie, un des Douze Petits Prophètes : « Le grand jour du Seigneur est proche, Il est proche, il arrive en toute hâte ; Le jour du Seigneur fait entendre sa voix, Et le héros pousse des cris amers. Ce jour est un jour de fureur, un jour de détresse et d'angoisse, un jour de ravage et de destruction, un jour de ténèbres et d'obscurité, un jour de nuées et de brouillards, un jour où retentiront la trompette et les cris de guerre contre les villes fortes et les tours élevées. Je mettrai les hommes dans la détresse, et ils marcheront comme des aveugles, parce qu'ils ont péché contre le Seigneur ; je répandrai leur sang comme de la poussière, et leur chair comme de l'ordure. Ni leur argent ni leur or ne pourront les délivrer, au jour de la fureur du Seigneur ; par le feu de sa jalousie tout le pays sera consumé ; car il détruira soudain tous les habitants du pays. » (Soph 1/14-18)

Ensuite il inspire le rédacteur évangélique, lorsqu'il évoque le Jugement dernier ou Jugement eschatologique : « Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, avec tous les anges, il s'assiéra sur le trône de sa gloire. Toutes les nations seront rassemblées devant lui. Il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs ; et il mettra les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche. Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : 'Venez, vous qui êtes bénis de mon Père; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde, etc'. » (Mt 25/31-34) Ce passage suit exactement la parabole des talents, dont le fond est si l'on réfléchit bien très accablant pour chacun de nos vies (ibid. 14-29), et l'évocation indirecte de la géhenne ou de l'enfer lieu de tortures : « Et le serviteur inutile, jetez-le dans les ténèbres du dehors, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. » (ibid. 30) – Notez que Tertullien lisant ce passage prétendait qu'il fallait qu'à la résurrection nous ayons encore nos yeux et nos dents, pour que nous puissions pleurer et grincer des dents. Et Augustin (*Cité de Dieu*), lisant dans l'Écriture que le moindre de nos cheveux est compté (Mt 10/30 ; Lc 12/7), se demandait si nous devrions ressusciter avec tous nos cheveux, y compris ceux que nous avons déjà coupés durant toute notre vie ! Du danger du littéralisme en la matière...

La différence avec le texte juif est que dans celui-là il ne s'agit que du Jour du Seigneur juge des hommes (Dieu, donc), alors que dans celui-ci (le texte matthéen) il s'agit de la nouvelle venue, ou nouvelle parousie, du Christ en gloire. Le « Fils de l'homme » dont il est question dans Mt (et ailleurs dans les évangiles synoptiques), vient du livre de Daniel, mais

réinterprété, reconfiguré, ce personnage étant l'objet d'une réattribution (au Christ ou Messie, étant vu comme le préfigurant) : Dan 7/13-14.

Le jeu en général est le suivant : d'abord lecture, puis reconfiguration, et enfin affirmation dans ce qu'on lit d'une préfiguration de ce qu'en réalité on vient de reconfigurer. Vis-à-vis du texte juif, le christianisme opère une captation d'héritage, jusqu'à se prétendre au début du 2<sup>e</sup> siècle, avec Justin (*Dialogue avec Tryphon*) être le « vrai Israël » (*Verus Israhel*). Certains disent même aujourd'hui qu'il n'y a pas de « question juive », selon le titre du livre de Sartre, mais bel et bien une « question chrétienne ».

Cependant, aussi bien le *Dies irae* que la version de La Fontaine séparent bien un Dieu vengeur et un Christ intercesseur, donateur d'espoir. Ils reprennent la théologie paulinienne d'un Christ médiateur (gr. *mesitès*) entre Dieu et les hommes : Ga 3/19-20 ; 1 Tm 2/5 ; He 8/6 – 9/15 – 12/24). Quant à savoir si cela est compatible avec la théologie trinitaire affirmée ailleurs (voir plus bas), c'est une autre et bien grande question...

Le *Dies irae* et la version de La Fontaine prennent pour cautions et garants de la résurrection David et la Sibylle, donc mélangent indistinctement mythologie biblique et mythologie chrétienne. Exactement comme Nerval dans ses *Chimères*, quand il évoque par exemple « la Sibylle endormie sous l'arc de Constantin », ou mêle indifféremment « les soupirs de la sainte et les cris de la fée ». Comme dit Nerval lui-même, « Ils reviendront, ces dieux que tu pleures toujours... » On peut penser aussi à Apollinaire, dans sa *Chanson du mal aimé* : « Mars et Vénus sont revenus / Ils s'embrassent à bouches folles... »

Au fond, cela a pu se produire parce que le christianisme est une religion potentiellement syncrétique ou ouverte. Pourquoi cela ? Peut-être parce qu'elle a refusé le communautarisme, ainsi que Paul l'a voulu : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme; car tous vous êtes un en Jésus-Christ. » (Ga 3/28 – « Il n'y a ici ni Grec ni Juif, ni circoncis ni incirconcis, ni barbare ni Scythe, ni esclave ni libre ; mais Christ est tout et en tous. » (Col 3/11) Mais c'est aussi par là la plus profane laïcisée ou sécularisée (en puissance) des trois religions monothéistes (abrahamiques), religion de la sortie de la religion selon le mot de Marcel Gauchet (*Le désenchantement du monde*).

Pour David, l'auteur supposé des Psaumes, c'est peut-être à Ps 16/10 que le texte renvoie : « Car tu ne livreras pas mon âme au séjour des morts, Tu ne permettras pas que ton bien-aimé voie la corruption. » Pour la Sybille, à *Énéide* VI, 78-79 : aux Enfers la Sybille prédit à Énée que l'attend dans le futur une guerre horrible (*bella, horrida bella* : v.86). La vision saisissante des morts qui se redressent peut s'inspirer de la vision grandiose d'Ézéchiel, ou un peuple vivant se dresse à partir d'ossements : Ez 37.

Les textes s'écrivent « en cascade », avec reconnaissances, exploitations et ajouts. Soit par exemple l'histoire des larrons (*Dies irae*, str. 13, La Fontaine, v.53). La matrice est Is 53, passage dit « du Serviteur souffrant » : « Il a été mis au nombre des malfaiteurs (LXX : *anomoï*), il a porté les péchés de beaucoup d'hommes, et il a intercédé pour les coupables. » (12) À partir de là, à partir de ce qu'on a inventé au sens ancien (trouvé) dans le Livre, on brode en ajoutant. On spécifie les criminels en brigands (gr. *lèstai*), et on en crée deux. C'est la version de Mc et Mt : « Ils crucifièrent avec lui deux brigands, l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche. » (Mc 15/27 ; Mt 27/38). D'où les trois croix de nos calvaires, et de la célèbre gravure de Rembrandt. Mc reconnaît sa dette à Is 53, en notant : « Ainsi fut accompli ce que dit l'Écriture : 'Il a été mis au nombre des malfaiteurs.' » (15/28)

Mt ne fait pas la référence, mais il invente au sens moderne la raillerie des deux brigands : « Les brigands, crucifiés avec lui, l'insultaient de la même manière. » (Mt 27/44) Cela augmente le tragique (l'ironie) de la situation. Ensuite, tandis que dans Mc et Mt les brigands ne sont pas différenciés, en Lc ils le sont, l'un étant présenté comme méchant et l'autre comme bon. Invention nouvelle au sens moderne, et de très grande importance, car elle a donné espoir à l'homme médiéval : *Mihi quoque spem dedisti*. Elle est génératrice de con-

fiance, elle crée pour reprendre le titre d'un ouvrage d'A. Peyrefitte une société de confiance. « Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » (Lc 23/43 : attention ici à la ponctuation) Quant au « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Lc 23/34), il est une simple reprise implicite (non avouée) d'Is 53/12 : « il a intercédé pour les coupables. » Que l'idée rencontre tout l'enseignement socratique exposé par exemple dans le *Gorgias* de Platon (« nul n'est méchant volontairement ») est remarquable. Lc écrit pour un public hellénisé de toute façon. Mais il écrit aussi à l'ombre de la Bible juive, ici d'Is. Il aurait pu ajouter lui aussi : « Ainsi fut accomplie l'Écriture... »

Les apocryphes ensuite ont donné un nom et un destin aux deux larrons : Gestas et Dysmas<sup>1</sup>. L'invention est sans fin prévisible, mais c'est au départ la lecture qui fertilise les esprits.

Les personnages de Beckett (*En attendant Godot*) s'étonnent que les versions diffèrent concernant l'épisode des larrons. En fait ils sont bien naïfs. De même ceux qui croient à la réalisation factuelle des Écritures. Cette expression « Ainsi fut accomplie l'Écriture... » fait en effet beaucoup réfléchir. La chose s'est-elle accomplie ici pour réaliser l'Écriture, ou bien plutôt a-t-elle été ainsi décrite par un narrateur qui avait l'Écriture sous les yeux, qu'il se contentait de recopier ? En fait, ce « Selon les Écritures », constant dans les textes et jusque dans les formulations de notre Credo, monte qu'il s'agit de textes patchworks, simples midrash. On peut voir ainsi tout le texte narratif de la Passion (reprise du Ps 22 essentiellement). Pour le croyant de base, c'est un prodige, un miracle, que les faits ainsi rapportés aient pu réaliser effectivement un Texte antérieur. Pour l'agnostique ou même le croyant plus éclairé, c'est une pure œuvre de Littérature, un travail opéré par un texte sur un Texte, à l'ombre duquel il s'inscrit et s'écrit. Mais que cela soit Littérature n'enlève rien à la portée symbolique, anthropologique, ou immédiatement sensible pour beaucoup, de ce texte.

Ainsi, de même que l'opposition entre héritage biblique et culture païenne n'a guère de sens, ne serait-ce que par la caractéristique syncrétique du christianisme dont on a déjà parlé, l'opposition entre Texte sacré et texte profane n'est guère pertinente de ce dernier point de vue : c'est à un travail d'un texte sur un autre texte, donc un travail de pure Littérature qu'on est toujours ramené.

C'est pourquoi j'ai intitulé mon intervention : « Mythologie classique et mythologie biblique mêlées ». À mes yeux il s'agit de deux mythologies, que je mets à un même niveau, comme sources tout à fait comparables de Littérature. J'espère qu'on ne m'en voudra pas : le regard littéraire suppose à mon avis un parfait agnosticisme de l'esprit.

La référence à Marie (Madeleine) (*Dies irae*, str. 13, La Fontaine, v.51 : « l'illustre pécheresse », référence plus prudente car le texte initial ne la nomme pas) renvoie à Lc 7/37 sq. Elle aussi est génératrice de confiance : tournant anthropologique fondamental (comparer au M-Â l'invention du Purgatoire : J. Le Goff). À cela a concouru aussi l'invention du sacrement de pénitence, résumée selon Spengler par l'histoire de *Perceval*. Voyez là-dessus le tympan de la cathédrale de Maguelonne, dans l'Hérault : *Quiquid peccatur, lacrimarum fonte lavatur*. Tous les péchés sont lavés par la fontaine des larmes : admirable version du baptême. Voyez aussi le dernier plan de *La Strada*, de Fellini : Zampano pleurant est racheté.

Finalement cet effet « boule de neige » montre que rien n'est inouï ou radicalement inventé (au sens moderne). Le Livre dont il est question dans le *Dies irae* (str.5) et dans La Fontaine (v.23 sq.) renvoie au livre de l'Apocalypse : « Quiconque ne fut pas trouvé écrit dans le livre de vie fut jeté dans l'étang de feu. » (20/15) Lequel renvoie lui-même au Livre de vie de l'A.T. où Dieu garde le nom de toutes ses créatures, et particulièrement des croyants. Être « effacé du livre de vie », c'est perdre la faveur divine : « Pardonne maintenant leur péché ! Sinon, efface-moi de ton livre que tu as écrit. Le Seigneur dit à Moïse : 'C'est celui qui a

---

<sup>1</sup> Antonio Piñero, *L'autre Jésus – Vie de Jésus selon les évangiles apocryphes*, Seuil, 1996, pp.128-130.

péché contre moi que j'effacerai de mon livre.' » (Ex 32/32-33) Tout n'est que variations. *Da capo sine fine...*

Dans les variations cependant, il y a transitions, passages, subtils changements : on expose d'abord le thème, puis on met des ornements, enjolivements (v. les *Variations Goldberg* de Bach). En littérature, certaines variations sont aussi sémantiques. En effet, initialement, le Livre de vie ne concerne dans le texte biblique que les justes ou les élus. Ensuite, le Livre devient dans le *Dies irae* le registre où tout est écrit, bonnes actions et péchés : *in quo totum continetur*. Et chez La Fontaine, la caractérisation est plus précise. Ces actions ne sont pas effectives seulement, mais virtuelles : « Où même les pensers se trouveront écrits » (v.24). Si on fait ici une réflexion d'anthropologie religieuse, on conclura que la culpabilisation a augmenté jusqu'au 17<sup>e</sup> s. On peut pécher non seulement en action ou parole, mais aussi en intention ou en pensée. Cependant là aussi il y a un référent ancien : « Dieu sonde les reins et les cœurs » (Ps 7/10 ; Jr 11/20, 17/10, 20/12 ; Ap 2/23). On trouvait le thème et la formulation de ces péchés « en pensée » jusqu'à une date récente dans l'acte de contrition. Pédagogie de la peur : cf. là-dessus les travaux de Delumeau.

Quels sont les apports spécifiques à La Fontaine ? D'abord le climat général d'euphémie et de règne de la rhétorique (périphrases, circonlocutions, détours divers), propre à cet « art de l'éloignement » qui pour Thomas Pavel est le propre de l'esthétique classique : T. Pavel, *L'Art de l'éloignement*, Gallimard, 1996.

Un exemple entre tous de cet enrobage verbal. *Gere curam mei finis* est traduit par « Je te laisse le soin de mon heure dernière ». Quatre mots en donnent neuf. Le sens est le même, mais le style, la façon d'affronter le réel, sont plus indirects, plus biaisés, même si on tient compte du fait que le français dans sa structure est plus analytique que le latin (plus synthétique).

Cette catégorie esthétique de la distance est aussi marquée par l'usage constant et régulier du temps du futur chez La Fontaine, alors que le *Dies irae* initial fait voisiner le futur latin (éloigné) avec le participe futur (proche). Comp. *Solvat saeculum* (v.2) et *Judex est venturus* (v.5) Le vieux poème pratique encore l'énallage temporelle, comme dans tout discours oral et vivant : la perspective de l'énonciation est changée, la même chose est tantôt vue comme éloignée, et tantôt vue comme proche.

Notez à cet égard que dans les premiers temps du christianisme, la nouvelle venue ou parousie du Christ Juge était vue comme très proche, comme d'ailleurs la venue du Royaume : climat dit d'« imminence eschatologique ». Le Credo même de Nicée parle d'une venue imminente du Christ Juge : dans sa version latine le *Et iterum venturus est cum gloria judicare vivos et mortuos* doit être traduit par : « Et de nouveau il va venir dans la gloire juger vivants et morts ». « Il viendra » serait en latin *veniet*. Le grec correspondant au latin a un participe présent, qui montre de la même façon qu'il s'agit d'un futur proche : *kai palin erkhomenon...*

La Fontaine, avec sa généralisation du temps du futur dans son texte, ne fait pas seulement (après Malherbe !) le ménage dans la langue, en alignant tous les temps sur un seul, en le faisant comme on dit concorder. Il est le reflet d'une époque où la parousie n'est plus vue comme proche, et où l'on a accepté enfin les délais du temps. Les premiers orants priaient debout, dans l'impatience, pouvant dire comme le fait la fin de l'Apocalypse : « Viens, Seigneur Jésus ! » (Ap 22/20) Puis on a prié à genoux, dans une position plus confortable, et sur des prie-Dieu pourvus parfois d'un coussin bien douillet. C'est un peu comme quand on attend le bus : d'abord on reste debout dans la tension et l'attente, puis, ne voyant rien venir, on s'assied, plus patient.

Ensuite on notera que nombre de ces apports sont des précisions dogmatiques. Ainsi le v.3 : « Des suites du péché long et juste salaire » explique davantage que le vieux texte



l'embrassement final du monde. C'est la théologie du péché originel, en germe dans Paul : « Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et ainsi la mort s'est étendue sur tous les hommes, parce que tous ont péché... » (Ro 5/12). Puis cette idée a été développée et systématisée par Augustin, qui s'est opposé à Pélage sur ce point, et a fini par voir dans l'humanité entière une *massa damnata*, une masse de condamnés. La Fontaine n'était pas janséniste. Cependant il pense (ou dit) ici que le péché originel garantit ce qu'on appelle d'habitude la théodicée : justice de Dieu.

Autre précision dogmatique. Le vieux poème se contente de dire que l'homme est bénéficiaire du chemin fait par Jésus : *Quod sum causa tuae viae* – Que je suis la cause (en fait le but ou la « cause finale ») de ton chemin. Mais il ne dit rien de la nature de ce chemin, ou des modalités du parcours, donc de la nature de celui qui le fait. Est-ce un homme, comme le pensaient les Nestoriens ? Un Dieu, comme le pensaient les Monophysites ? Un Homme-Dieu, comme dit le dogme depuis le concile de Chalcédoine, qui a affirmé la double nature du Christ ? La Fontaine quant à lui précise les modalités de l'Incarnation : « Souviens-toi que pour moi tu descendis des cieux / Pour moi, te dépouillant de ton pouvoir immense / Comme un simple mortel tu parus à mes yeux. » Ces trois vers ne sont pas de la paraphrase ornementale, mais bel et bien un court traité de théologie. Où l'on voit que la poésie parfois est tout le contraire du flou, et que ses enjeux ne sont pas toujours où on le croit...

La Fontaine opte en effet pour un être céleste, le Christ du ciel dont parle déjà l'évangile de Jn (à la différence du « Fils de l'Homme » des synoptiques, beaucoup plus humain), et il reprend tout à fait les articles du Symbole de Nicée. Son Christ est bien consubstantiel au Père (« pouvoir immense »), et donc l'arianisme est refusé selon lequel Jésus-Christ ressemblait au Père seulement. Théologie d'inspiration trinitaire donc. Ensuite, comme dit ce Symbole, « pour nous les hommes et pour notre salut il descendit des cieux ». Cette Incarnation est donc une descente, qu'il faudrait comparer avec l'ensômatose platonicienne, et l'avatar hindouiste (incarnation périodique du divin). Mieux, une humiliation, un abaissement, ou comme disent les théologiens une kénose. Voyez : « Mais s'est dépouillé lui-même (*heauton ekenôsen*), en prenant une forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes » (Phi 2/7) À la lumière de ce dogme, il faut comprendre l'Incarnation du Verbe du Prologue de Jn, et le *Et homo factus est* du Symbole de Nicée latin autrement sans doute qu'on ne le fait d'habitude, habitués que nous sommes à voir en Jésus une figure héroïque : c'est d'une humiliation qu'il s'agit. À la messe autrefois on devait baisser la tête en entendant ce *Et homo factus est*. Mais si vous écoutez son traitement triomphal dans la *Missa solemnis* de Beethoven, par exemple, vous voyez le contresens fait sur le dogme. Il s'explique par l'esprit romantique, humaniste et prométhéen de son auteur, et de son époque.

Les poètes des 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles se sont complus à jouer sur les contrastes offerts par la « double nature » chalcédonienne. Comment reconnaître un Dieu dans un être si humilié ? Ils ont fait miroiter le réel, en ont montré la duplicité, le polymorphisme constant, en prenant, comme forme stylistique majeure, l'antanaclase. Voyez *La passion du Christ chez les poètes baroques français*, anthologie de Jean Bastaire (Orphée / La Différence, 1993).

Le thème *Quod sum causa tuae viae* est bien connu, il traite du désir que nous avons que quelqu'un nous aide. On le retrouve jusque dans *Petit papa Noël* de Tino Rossi : « Mais avant de partir / Il faudra bien te couvrir / Dehors tu vas avoir si froid / C'est un peu à cause de moi... » C'est la même chose (le même mouvement et le même besoin) que le *Qui propter nos homines descendit de caelis...* du Symbole de Nicée : comme si les hommes restaient toujours des éternels enfants. En réalité, c'est seulement d'un désir qu'il s'agit ici. J'ai parlé de « cause finale ». Or Spinoza dit bien que ce qu'on appelle cause finale n'est rien d'autre que le désir humain (*humanum appetitum*) en tant qu'il est considéré comme la cause d'une chose. Si l'on est bien disposé envers un tel désir, au fond ce besoin de sens, on dira en bon agnostique que le sens n'est que le désir de sens. Et si on est irrité par cette impatience, ce

besoin de tout ramener à soi, cette survalorisation constante de l'ego, on y verra une forme pure de paranoïa.

J'ai parlé des poètes baroques. Des apports aussi insèrent le texte de La Fontaine dans l'esthétique contemporaine du baroque : « Assure mon salut dès ce monde incertain » (v.46) Voyez Malherbe, *Méditation sur le Psaume 145 (146)*<sup>2</sup> : « N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde / Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde / Que toujours quelque vent empêche de calmer... » Et les stances de *Polyeucte* chez Corneille : « Et comme elle a l'éclat du verre / Elle en a la fragilité. » Diaprure des choses, mais déploiement trompeur, plutôt que « volubilité des phénomènes » (Gide, *Les Nourritures terrestres*). Voyez Jean Rousset, *La Littérature de l'âge baroque en France : Circé et le Paon* (Corti, 1954).

Enfin on constate une tendance encore plus marquée au syncrétisme pagano-chrétien, visible par exemple dans le dernier vers. Les trois derniers vers sont à relever : « Fais-moi persévérer dans ce juste remords / Je te laisse le soin de mon heure dernière / Ne m'abandonne pas quand j'irai chez les morts. » Il faut les opposer à d'autres vers écrits avant : « Et quand viendra le temps d'aller trouver les morts / J'aurai vécu sans soin et mourrai sans remords. » L'éditeur de La Pléiade indique bien que cette traduction du *Dies irae* est postérieure à la conversion de La Fontaine. Mais si l'homme a changé, le poète, utilisant les mêmes mots, est resté le même.

Au total : un seul texte s'écrit et se réécrit sans fin tout au long des temps. Mais aussi il change à chaque fois, ne serait-ce que parce que les mots changent de sens d'époque en époque. En sorte que si on recopiait simplement aujourd'hui, par exemple, le *Don Quichotte* de Cervantès, on ferait œuvre toute nouvelle, puisque le sens de chaque mot a changé : J.L Borges, « Pierre Ménard auteur du *Quichotte* », dans *Fictions*.

Mais de toute façon on ne crée et n'invente que si on s'appuie sur quelque chose d'antérieur, comme on ne peut voler que si on s'appuie sur l'air, même si on pense (fallacieusement) qu'on volerait mieux dans le vide.

→ Sur cette question, voir aussi : [Fictions évangéliques](#).

---

<sup>2</sup> Ps 146, 2/4 : « Je louerai le Seigneur tant que je vivrai, Je célébrerai mon Dieu tant que j'existerai. Ne vous confiez pas aux grands, Aux fils de l'homme, qui ne peuvent sauver. Leur souffle s'en va, ils rentrent dans la terre, Et ce même jour leurs desseins périssent. »